

Lettres québécoises
La revue de l'actualité littéraire



Adrien Thério
Journal

Number 42, Summer 1986

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/39716ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Éditions Jumonville

ISSN

0382-084X (print)

1923-239X (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

(1986). Adrien Thério : journal. *Lettres québécoises*, (42), 68–68.

ADRIEN THÉRIO

Journal

30 mars 1986

Lecture de journaux comme d'habitude. Un jour de Pâques gris. Il fait 18 degrés dehors. J'ai entendu cela à la radio. Brunch chez Alexandre, rue Peel. C'est à deux rues d'ici. Retour. Je rêvasse un peu. Faire mon lavage que j'aurais dû faire jeudi ou vendredi.

Je me replonge dans le *Journal I* de Jean-Pierre Guay qui va de janvier à août 85 seulement mais qui compte 356 pages. Couverture blanche. Y apparaissent seuls le nom de l'auteur, le titre et le sigle de la maison de Pierre Tisseyre. Avant de commencer à lire des passages du livres, car je n'ai encore lu que des passages, je me demandais pourquoi ce dénuement, ce refus de quoi que ce soit qui aurait pu mettre le lecteur en appétence. J'ai dû lire les bons passages puisque je sais que cette couverture blanche, elle a été voulue par l'auteur lui-même qui a écrit plusieurs livres dans le passé, qui a décidé de n'en plus écrire, qui a compris que les histoires romanesques tournent toujours en rond, que ça ne sert à rien, que l'important, c'est le temps qui passe quand on peut en jouir et c'est pour en jouir un peu plus qu'il a décidé désormais de laisser les frivolités de côté et de s'écrire pour se retrouver. Le titre seulement, sur une page blanche! Il ne s'agit pas de littérature. Il s'agit d'un journal, qu'on écrit au fil des heures, au fil des jours, sans souci du bien dire et du bien faire.

Sans souci du bien dire et du bien faire! c'est vite dit. On a beau ne pas vouloir recourir à la littérature, quand on nage dans les eaux polluées par la faune littéraire, et par les livres depuis des années, on ne peut faire autrement que de recourir à quelques-uns de leurs mensonges, mensonges délicieux si j'en juge par ce que j'ai lu jusqu'à présent.

Ou alors, laissant ou délaissant le roman, le romanesque où il faut souffler de la passion

aux personnages, Jean-Pierre Guay a préféré, en se retranchant dans son château, se mettre au service d'un seul personnage, le sien, et le laisser vivre au gré de sa fantaisie. 356 pages. Je ne les ai pas toutes lues. Je sais cependant que je me replongerai là-dedans tout à l'heure. Et je sais que j'en aurai du plaisir. Y a-t-il ici une influence de Léautaud, de Julien Green, de qui encore? Je connais Green, mais je ne connais pas Léautaud que l'auteur semble avoir déjà pratiqué. Mais je n'ai pas envie d'aller voir si Léautaud est ici présent. Je suis prêt à accompagner l'auteur dans ses pérégrinations, dans ses rêveries, à dialoguer avec lui, à ne pas être toujours d'accord avec sa façon de juger les êtres autour de lui, les événements qui font courir tout le monde, qui font écrire les grands reporters etc. etc.

J'aurais bien de la difficulté, moi, à écrire mon journal au jour le jour. Ou plutôt, je n'aurais pas de difficulté à le faire mais j'en aurais à le rendre aussi intéressant que celui de Jean-Pierre Guay.

Je me demande si pendant toutes ces années où Jean-Pierre Guay a écrit des histoires, histoires qu'il voudrait détruire aujourd'hui, il ne se faisait pas la main, sans s'en rendre compte, en vue du jour où il trouverait la clef qui lui ouvrirait la porte d'un territoire qui lui était réservé depuis longtemps? Ce qui est sûr, c'est qu'il a tout de suite reconnu les lieux, qu'il se promène dans ses terres avec une aisance de grand et riche propriétaire même s'il nous dit en passant qu'il voudrait bien se payer un voyage en Europe mais qu'il n'en a pas les moyens.

Dans un pays comme la France ou comme les États-Unis, un roman pareil — je parle toujours du *Journal* — permettrait à son auteur de bien vivre pendant quelques années au moins. Ici, qu'est-ce que ça rapportera à Jean-Pierre Guay? Quelques milliers de dollars? Même pas assez pour se payer un voyage

de quelques mois en France. Julien Green écrit son journal et son journal lui permet d'écrire son journal. Est-ce que Jean-Pierre Guay a moins de talent, moins de mérite que Julien Green? Pourquoi le travail de l'un ne vaut-il pas le travail de l'autre? On a cru un moment que le pays existait bel et bien, qu'on était en train de tout repérer, qu'une sorte de miracle ferait que ses habitants deviendraient des citoyens du monde. Faudra-t-il recommencer à se poser les mêmes questions? Faut-il désespérer et ne plus croire à rien, surtout pas à la littérature? Jean-Pierre Guay ne croit plus à la littérature, à la culture, au parti québécois, aux discours qui traînent dans toutes sortes d'idéologies. Il ne croit plus à grand'chose. Malgré tout, il ne peut s'empêcher de jouer avec les mots, des mots qui nous offrent un *Journal* qui semble bien prouver que le pouvoir des mots existe encore, quoi qu'il en dise et médise!

Où en suis-je? Mon linge a certainement eu le temps de sécher. Je crois que j'irai dîner à la Poissonnerie rue Stanley. En général, le dimanche soir, on peut y manger d'excellents pétoncles.

Rêver moi aussi que je m'en vais en Europe pour quelques semaines. Pourquoi mon métier d'écrivain ne me le permettrait-il pas?

31 mars 86

Je me suis couché à 2 heures hier soir ou plutôt ce matin. J'en suis à la page 322 dans le *Journal* de Guay. Je comprends un peu mieux ce que Gaston Miron a fait en France et en Europe pendant plus d'un an. Je sais aussi que, même avec un bon salaire, je refuserais d'être président de l'Union des écrivains québécois. Il faudrait que la nouvelle Ministre des Affaires culturelles lise ce journal, pour savoir ce qu'on pensera d'elle un peu plus tard, si elle suit le sentier tracé par ses prédécesseurs.